

Entre le porc-épic et la cathédrale de Gaudí

Michelle Allen

Number 50, 1989

Le théâtre dans la cité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26604ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Allen, M. (1989). Entre le porc-épic et la cathédrale de Gaudí. *Jeu*, (50), 186–187.

entre le porc-épic et la cathédrale de gaudí *

*Dans quelle mesure la traduction est-elle
modulée par la pensée du jeu?*

Michelle Allen, auteure, entre autres, de *la Passion de Juliette* (créée en 1983 et reprise au T.N.M. en 1984), termine actuellement un opéra sur Mary Shelley. Comme complément à son activité dramaturgique, elle fait de la traduction pour le cinéma, le théâtre et la télévision. Elle a traduit récemment, pour la scène, *le Songe d'une nuit d'été*, de Shakespeare, présenté au T.N.M., et *À l'ouest de l'ouest (Farther West)*, de John Murrell. Elle est aussi membre fondatrice des Productions Germaine Larose.



Masque tragique,
Musée national de
Naples.

L'écriture théâtrale est une écriture bâtarde. Tantôt elle fournit de la matière au corps et à la voix de l'acteur, et des ressorts à la représentation. Tantôt elle s'affirme comme littérature, comme défi au genre et comme finalité.

Le traducteur se retrouve doublement balbutiant: il doit à la fois inscrire sa quête d'une parole qui n'est pas la sienne et prendre le risque d'une parole propre. Et cette parole propre doit elle aussi se négocier comme *parole théâtrale*, c'est-à-dire vivre son tiraillement entre le «prédigéré-texte-à-dire» qui parodie le «naturel», et le littéraire, c'est-à-dire le langage comme matière qui résiste.

C'est au coeur de ces deux paradoxes que se trouve le territoire du jeu. Dans la tension entre l'essence et l'artifice, le trivial et le rituel, la parole et le «naturel».

Le premier jeu du traducteur, c'est de se situer par rapport à l'auteur. Dans un rapport d'osmose et de friction. De complicité et d'affirmation. À chaque instant, il prend possession d'un territoire et pose les limites de son être en interrogeant les mots et les silences d'un étranger. Il ne dispose que d'une suite de mots à sonder et d'un film au ralenti dans sa tête, fragmentaire et changeant, chargé de rendre compte de tout ce qui n'est pas là: le sous-texte, l'atmosphère, les rapports des corps avec un lieu virtuel, le jeu des signes et leurs relations à l'instant.

Passer aux rayons X le texte, interroger les mots et la pensée, mettre à jour les métaphores, tresser les réseaux et les isotopies... Ensuite? Le traducteur entre dans le terrain vague de la séduction.

Le jeu commence où la fidélité finit. Le deuxième travail du traducteur, c'est de déplacer les mots comme signes et de bousculer la nature morte jusqu'à ce qu'elle s'anime. Le jeu ressemble à une aventure sado-maso en montagnes russes: la plongée vers l'abîme du cœur du texte et l'élévation brutale en *zoom out*, avec caméra subjective s'il vous plaît.

Une fois les pieds solidement ancrés sur la zone commune de tendresse ou d'intérêt, de complicité ou d'émotion, le traducteur doit dresser l'architecture de sa langue, cette matière qui résiste et qui ploie, qui s'offre et se refuse, se livre et trompe. À chaque instant, il a le choix entre la purée pour bébé et le bol de céréales crues à grains entiers. Mais l'intérêt du théâtre est dans ce qui résiste. Le corps résiste au personnage, la langue résiste à l'acteur. Ne subsiste que ce qui détonne, dérape, dérange. Il y a aussi loin entre la nature et le théâtre qu'entre un porc-épic et une cathédrale de Gaudí.

L'ultime partenaire de toute cette chaîne de transcriptions-transgressions, c'est le comédien, le porteur unique de l'indicible de la représentation. Son humanité est à la fois ce qui propulse la conscience et ce qui la réduit. Même s'il ne l'oublie jamais, le bonheur de

l'auteur — et par ricochet du traducteur — est tout autant du côté de la langue, de l'expression, de la phrase, celle qu'on emmène sur le bol de toilette, dans sa voiture. Celle avec laquelle on se couche la nuit en espérant la révélation.

Le langage est une affaire de matière, d'inertie et de résistance donc, mais aussi d'énergie. Le travail du traducteur est un travail de chimiste: proposer une langue assez organique pour qu'elle s'assimile et assez minérale pour qu'elle explose et illumine.

*

Se mettre au service d'un auteur est une entreprise noble. Mais comme toute entreprise noble, elle tient à la fois de l'illusion et de la fumisterie. La traduction n'est pas un décalque, mais une dénaturation. Que la transformation soit heureuse ou pas, elle est toujours en état de péril, condamnée à faire le trait d'union entre un auteur et une société dans l'imperfection de l'instant. Au traducteur de choisir si jouer c'est trahir. Parce que jouer c'est aussi jouer. Le théâtre n'existe qu'à cette condition.

michelle allen

*Nous avons posé la même question à Michelle Allen et à Annie Brisset, en disant à chacune que les deux textes seraient publiés l'un en regard de l'autre. N.d.l.r.